

Georges Le Rider *Alexandre le Grand. Monnaie, finances et politique*

Frédérique Duyrat

---

Citer ce document / Cite this document :

Duyrat Frédérique. Georges Le Rider *Alexandre le Grand. Monnaie, finances et politique*. In: Syria. Tome 81, 2004. pp. 317-320;

[https://www.persee.fr/doc/syria\\_0039-7946\\_2004\\_num\\_81\\_1\\_7788\\_t1\\_0317\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/syria_0039-7946_2004_num_81_1_7788_t1_0317_0000_1)

---

Fichier pdf généré le 30/11/2019

**Georges LE RIDER, *Alexandre le Grand. Monnaie, finances et politique*, Presses universitaires de France, Paris, 2003, 22 cm, XI-363 pages, 8 planches, index, couv. ill. -ISBN : 2-13-052940-2. Prix : 32 euros.**

La numismatique d'Alexandre le Grand est l'une des plus ardues qui soit du fait du nombre d'ateliers et de la masse considérable de monnaies qui ont été frappées aux types du conquérant. L'ouvrage de G. Le Rider ne prend en compte que la période du règne d'Alexandre, entre 336 et 323, mais ces quelques années fondatrices ne sont pas vues uniquement sous l'angle monétaire : les aspects financiers sont aussi abordés à travers les témoignages littéraires. Le tout est présenté dans l'ordre de la conquête, de Macédoine jusqu'en Inde, en une véritable histoire financière et monétaire du périple d'Alexandre.

Le premier chapitre (p. 9-28) rappelle en détail ce que sont les monnayages aux types et au nom d'Alexandre et à quel moment ils sont apparus. On s'accorde aujourd'hui à dater les premiers tétradrachmes aux types d'Alexandre (tête d'Héraclès coiffée de la peau de lion / Zeus trônant un aigle dans la main droite) après la bataille d'Issos dans l'atelier de Tarse. Les premiers statères d'or (tête d'Athéna casquée / Nikè debout portant une *stylis*) auraient été frappés dans le même atelier après la prise de Tyr en juillet 332. Le deuxième chapitre (p. 29-63) décrit le comportement monétaire et l'état des finances d'Alexandre avant le début de la conquête. Après une présentation des frappes monétaires de Philippe II, G. Le Rider décrit l'organisation des finances de la Macédoine, en se fondant essentiellement sur M. Hatzopoulos, *Macedonian Institutions*, Athènes, 1996, l'étude des actes de vente d'Amphipolis et la publication du monnayage macédonien d'Alexandre par H. A. Troxell. Le tout forme une synthèse qui souligne les difficultés financières du début du règne et le peu de souci qu'a eu Alexandre d'imposer une monnaie à son nom à cette époque. La Macédoine est encore l'objet du chapitre III (p. 65-101) qui concerne la période sous gouvernement d'Antipatros, pendant la conquête (334-323). Après avoir défini les charges qui pèsent sur le gouvernement d'Antipatros – essentiellement militaires –, G. Le Rider présente un long développement sur les monnayages macédoniens aux types de Philippe II (or essentiellement) et bien sûr d'Alexandre (la « grande série macédonienne » probablement frappée à Amphipolis). La production des alexandres devient considérable entre c. 325 et 323, G. Le Rider proposant de baisser d'une année ces dates et de les mettre en relation avec les besoins accrus entraînés par la Guerre Lamiaque. Si son hypothèse s'avérait exacte, elle rendrait caduque la théorie de M. Thompson selon laquelle l'énorme augmentation de la production d'alexandres dans un grand nombre d'ateliers

méditerranéens à la fin du règne d'Alexandre serait en relation avec le renvoi des vétérans dans leur patrie. Avec le chapitre IV (p. 103-152) commence la conquête de l'Asie Mineure. Après une évaluation du coût mensuel de l'entretien de l'armée, G. Le Rider détaille les revenus du Grand Roi dans la région, estimant qu'après la reddition de Sardes, Alexandre a repris les institutions perses à son avantage. Malgré l'aisance financière que lui confèrent les trésoreries perses dont il s'est saisi, il doit demeurer prudent dans ses dépenses et cela justifierait le renvoi de la flotte grecque, temporairement inutile (p. 113-117). Ce renvoi ne constituerait donc pas une erreur stratégique, comme on l'a parfois cru, ni un signe de méfiance envers les alliés grecs, mais seulement une mesure d'économie pour éviter les frais d'entretien d'un corps d'armée dont il n'avait provisoirement plus l'usage. La politique monétaire d'Alexandre en Asie Mineure ressemble à celle du Grand Roi : il maintient les frappes locales et les premières émissions à son nom n'auraient pas eu lieu avant 325/4 si l'on tient compte de la publication déterminante d'un trésor de drachmes par C. Hersh et H. A. Troxell (p. 124-127). Les toutes premières années de production sont assez faibles et ce serait seulement à partir de 323/2 que les émissions auraient pris les proportions considérables qu'a mises en évidence M. Thompson. Dans cette hypothèse, il faudrait mettre ces frappes en rapport avec l'envoi des troupes de Cratère et Léonnatos en soutien à Antipatros dans la Guerre Lamiaque, non plus avec le retour des vétérans des armées d'Alexandre comme le supposait M. Thompson (p. 130-131). Avant 325/4, Alexandre a pu utiliser le numéraire apporté de Macédoine, les dariques et sicles frappés à Sardes et les monnayages des cités grecques d'Asie Mineure. Des philippes d'or posthumes sont frappés après 323 dans différents ateliers d'Asie Mineure, probablement pour satisfaire aux besoins dans une région qui entretient d'étroits rapports avec la Macédoine, la Thrace et la Mer Noire où ce numéraire est très recherché (p. 148-150). Le chapitre V (p. 153-214) est consacré à une région qui connaît un sort monétaire commun : elle réunit la Cilicie, la Phénicie, la Syrie et Chypre. C'est là qu'apparaissent les premiers alexandres d'argent et d'or, ceux de Sidon et Tyr étant datés et permettant de fixer les premières frappes probablement à Tarse après la bataille d'Issos pour l'argent et après la prise de Tyr pour l'or. Alexandre se serait dès lors considéré comme le « roi de l'Asie » et aurait inauguré un monnayage digne de cette fonction (p. 165-168). Contrairement à l'Asie Mineure, cette région se caractérise par des

ouvertures précoces d'ateliers à Arados, Byblos, Damas, Myriandros/Alexandrie et Chypre (Salamine, Kition, Soloi). Les études de coins existantes permettent cependant d'affirmer que la production y demeure modeste jusqu'à la fin du règne, de 1 à 5 coins de droit par an pour l'argent, à l'exception d'Arados dont la production prend des proportions considérables après la mort d'Alexandre, augmentation que G. Le Rider met en relation avec les guerres des Diadoques. Il achève cette section sur un rappel de la variété des productions monétaires autorisées par Alexandre : monnaies à ses types et frappes au nom de son satrape Balacros coexistent sans difficulté en Cilicie tandis que les chouettes athéniennes et leurs imitations continuent de circuler avec les frappes locales et les alexandres à Chypre et en Phénicie. La situation de l'Égypte est sensiblement différente (chapitre VI, p. 215-265) : des frappes locales d'imitations athéniennes y sont désormais bien assurées avant 332 et la satrapie connaît la monnaie. Alexandre n'y installe cependant pas d'atelier et G. Le Rider conteste énergiquement l'attribution par M. J. Price – suivi par P. Debord – de bronzes à l'effigie du conquérant. Après un développement sur Cléomène de Naucratis et le commerce du blé qui reprend largement ses publications antérieures, G. Le Rider conclut que l'atelier d'Alexandrie ne commence probablement pas ses émissions d'alexandres avant 324 au plus tôt (p. 258), c'est-à-dire qu'elles doivent être attribuées pour l'essentiel à Ptolémée. Cléomène se serait contenté des espèces déjà en circulation et de celles tirées des taxations sur les exportations de blé dont il s'est assuré le monopole, sans parler des autres taxations habituelles. C'est l'accroissement de l'activité économique qui aurait provoqué l'accélération de la monétarisation de l'Égypte plus qu'une action délibérée de Cléomène en ce sens, contrairement à ce qu'on a longtemps affirmé. Le début tardif des frappes d'alexandres règle la question de la localisation de l'atelier : Alexandrie était habitable à la fin du règne et rien ne permet d'imaginer que de telles émissions aient pu avoir lieu à Memphis comme le pensait M. J. Price. Au début de 331, Alexandre quitte l'Égypte pour se diriger vers la Mésopotamie, *via* la Syrie (chapitre VII, p. 267-334). G. Le Rider rappelle rapidement quels furent les responsables mis en place à Babylone après les victoires de l'année 331, puis il présente les monnayages de ces années : tétradrachmes au lion de Mazaios qui continuent d'être frappés après sa mort, doubles dariques et dariques émis sous Alexandre, imitations babyloniennes de chouettes athéniennes. Les tétradrachmes au lion dont la composition métallique est connue semblent d'un argent moins pur que les alexandres et d'un poids légèrement inférieur. G. Le

Rider suppose que l'atelier obtient ainsi un profit supérieur pour un monnayage local échangé au cours du tétradrachme plein. Ceci n'est pas sans rappeler un article de F. Joannès sur « Métaux précieux et moyens de paiement en Babylonie achéménide et hellénistique », *Transeuphratène* 8 (1994), p. 137-144, qui démontrait que, avant la conquête macédonienne, le métal le plus pur était réservé à l'orfèvrerie tandis que le métal destiné aux échanges avait un titre inférieur. On retrouve peut-être cette pratique dans les monnayages locaux sous le règne d'Alexandre, tandis que la monnaie du conquérant répond au critère grec qui exige un titre très élevé. Les seuls alexandres frappés dans la région du vivant d'Alexandre ont été attribués à l'atelier de Babylone par E. T. Newell et G. Le Rider défend cette localisation mais en abaisse la date : ils n'auraient été émis qu'à partir du retour de la campagne en Inde. Entre 325 et 318/7, la production de Babylone aurait été particulièrement importante du fait des dépenses considérables engagées par Alexandre : funérailles grandioses d'Héphaïstion, mise en œuvre d'une nouvelle flotte et préparatifs de la campagne en Arabie. Les expédients auxquels eut recours Antimène de Rhodes, en charge des finances à Babylone après la fuite d'Harpale en 325, soulignent l'ampleur des besoins. La frappe tardive des alexandres s'expliquerait par la nécessité de payer des spécialistes venus du monde méditerranéen après 325, quand Alexandre s'installe réellement à Babylone. La campagne d'Asie, entre 331 et 325, n'aurait pas nécessité la production d'un numéraire grec, car Alexandre aurait alors largement puisé dans les 180 000 talents du trésor de guerre acquis en mettant la main sur les trésoreries de Perse et de Suse. De ce fait, le darique aurait été sa monnaie de campagne puisque c'était probablement le numéraire le mieux représenté dans ces trésoreries, toute une variété d'autres moyens de paiement pouvant par ailleurs être envisagée. Les décadrachmes de Poros et les monnaies apparentées ne seraient, dans ce contexte, qu'une frappe consécutive à la campagne en Inde, mineure en volume et probablement attribuable à un atelier babylonien à l'extrême fin du règne.

Les différentes sections de cet ouvrage dense présentent des points communs : elles comportent toutes un bilan financier (dépenses, ressources) et monétaire (quelles frappes existent ? quand les alexandres apparaissent-ils ?) à partir duquel G. Le Rider peut étayer son raisonnement. Les bilans financiers sont particulièrement intéressants puisqu'ils mettent à plat ce que nous savons des dépenses et des ressources dont disposent pour leur gouvernement des personnages clés comme Alexandre lui-même puis Antipatros en Macédoine (p. 40-47 ; 66-72), Cléomène en Égypte (p. 241-250) ou Antimène à Babylone (p. 301-319). Les

présentations des frappes monétaires ne se contentent pas d'en faire la liste, mais proposent à plusieurs reprises des évaluations de la production (p. 91-93 pour la Macédoine ; p. 195-201 pour le Levant) ; elles sont mises en relation avec les dépenses occasionnées par l'armée p. 105-107, un peu à la manière de François de Callataÿ qui s'est fait le champion de ce type d'études. À ce même auteur est empruntée sa méthode d'évaluation de la production globale d'un atelier, toutes dénominations et tous métaux confondus : ici, G. Le Rider ramène la production d'alexandres de Babylone en « équivalents en tétradrachmes », ce qui lui permet de montrer que la valeur produite dans ce numéraire du vivant d'Alexandre ne couvre qu'une proportion infime de ses dépenses après 325 (p. 318-319). La maestria de l'auteur dans le croisement des sources est remarquable : études de production, trésors les plus significatifs, sources écrites sont utilisés à l'appui les uns des autres pour reconstituer le comportement d'Alexandre en matière financière et monétaire. G. Le Rider ne force jamais ses sources, rappelant au besoin les incertitudes qui pèsent sur certaines attributions et la difficulté qu'il y a à dépasser les classements de E. T. Newell, même quand des doutes subsistent (p. 189-193 par exemple), n'hésitant pas à proposer des reclassements au besoin (statères d'or de Tarse, p. 187) sans pour autant obscurcir son propos de considérations trop techniques. Les analyses de trésors dans lesquelles G. Le Rider a montré plusieurs fois son habileté sont à l'honneur, comme en témoigne le traitement du trésor du Proche-Orient 1993, p. 124-128 (voir aussi son article sur « Alexander in Asia Minor », *Coins of Macedonia and Rome : Essays in Honour of C. Hersh*, Londres, 1998, p. 49-57). La méthodologie est irréprochable et prudente et pourrait tenir lieu de manifeste de la méthode de l'auteur.

Certains des débats rapportés sont bien connus des spécialistes et mis ici à la portée des autres lecteurs : la date des premières émissions aux types d'Alexandre (p. 18-28), le choix de ces types (p. 169-170, 183, 188) ou le débat sur l'indigence des finances du Macédonien au tout début de la conquête (chapitre II) ne sont pas nouveaux. D'autres passages paraissent très familiers au lecteur assidu de G. Le Rider. On retrouve des démonstrations célèbres qui étaient devenues plus accessibles grâce à la publication des *Études d'histoire monétaire et financière du monde grec. Écrits 1958-1998*, 3 vol., Athènes, 1999. Le chapitre III sur les finances d'Antipatros durant l'absence d'Alexandre doit beaucoup aux travaux antérieurs de G. Le Rider sur le monnayage de Philippe II, en partie posthume, dont l'étude du monnayage d'Alexandre est le prolongement naturel. De ce point de vue, il faut regretter que l'ouvrage ne comporte pas de bibliographie, privant le

lecteur de points de repère utiles. En effet, les *Études d'histoire monétaire et financière du monde grec* ne sont pas complètes, un certain nombre d'articles ayant été publiés ultérieurement, comme celui sur Antimène de Rhodes, largement utilisé dans le chapitre VII et qui doit être exhumé de la note 2 p. 303.

En dehors de ces passages de synthèse qui reprennent des études antérieures, G. Le Rider propose une interprétation nouvelle de certains aspects des finances d'Alexandre le Grand. La question de l'incompatibilité d'un monnayage autonome et d'un monnayage royal dans le même atelier a fait couler beaucoup d'encre depuis E. T. Newell et H. Seyrig. G. Le Rider dépoussière le débat en montrant à plusieurs reprises que ces deux types d'émissions peuvent parfaitement coexister dans les cités grecques, que ce soit à Amphipolis (p. 77-78), en Asie Mineure occidentale (p. 137-146, 152) ou à Tarse (p. 205-213), l'installation de l'atelier royal faisant l'objet de négociations dans lesquelles la cité trouve un avantage. Mais l'un des aspects les plus novateurs du livre est sans aucun doute la révision générale de la datation des alexandres portant la légende *Alexandrou Basileôs* (p. 99, 130, 298). H. A. Troxell a récemment montré qu'elle n'apparaissait probablement qu'après la mort d'Alexandre, peut-être vers 322/1. La légende *Philippou Basileôs* ne daterait que de 321/0. Dans ce cas, l'augmentation considérable du volume de la production de certains ateliers qui accompagne ces nouvelles légendes ne peut plus être attribuée au renvoi des vétérans des armées d'Alexandre après 325/4 comme l'avait proposé M. Thompson dans un article très souvent cité. G. Le Rider détruit complètement cette hypothèse en mettant les frappes des ateliers d'Asie Mineure après 323/2 en relation avec la Guerre Lamiaque et le soutien apporté par Cratère et Léonnatos à Antipatros (p. 88-101 ; 129-132) et celles d'Arados avec les guerres entre Diadoques (p. 203-205). Cet abaissement de la datation des alexandres portant le titre royal s'accompagne d'une révision de la date d'ouverture des premiers ateliers d'Alexandre le Grand. En dehors de la zone englobant la Cilicie, la Phénicie, la Syrie et Chypre – dont les frappes sont réduites entre 333 et 323 –, G. Le Rider propose de dater les premières émissions de tous les autres ateliers de 325/4 au plus tôt. Auparavant, Alexandre aurait utilisé les monnayages locaux préexistants, au besoin en les laissant frapper par les autorités mises en place par ses soins comme le montre l'exemple de Balacros en Cilicie ou ceux de Mazaïos et Mazakès en Babylone. L'empire d'Alexandre aurait donc maintenu les traditions achéménides antérieures en tolérant toutes sortes de monnayages sur son sol. Alexandre aurait poussé cette pratique jusqu'à faire du darique d'or la principale monnaie de son expédition d'Iran

en Inde puisque les trésors perses lui avaient fourni ce numéraire en abondance (p. 324-327), le reste des paiements se faisant selon les traditions locales dans des espaces qui ne connaissaient pas l'argent monnayé avant son passage. Cette hypothèse expliquerait l'absence totale d'ateliers monétaires à l'est de l'Euphrate du vivant d'Alexandre et le fait qu'il n'ait pas ressenti la nécessité de développer son monnayage avant 325/4. Celui-ci aurait en fait été répandu par les Diadoques qui avaient de gros besoins militaires et auraient trouvé ce monnayage approprié au paiement de leurs campagnes (p. 338-339). Ce faible ancrage dans le règne d'Alexandre est peut-être le point le moins convaincant de la démonstration : les alexandres ont été produits en quantités énormes après la mort du conquérant. Les Diadoques opposés les uns aux autres auraient-ils spontanément adopté un même monnayage pour payer leurs armées si celles-ci n'avaient déjà été au moins partiellement accoutumées à ce mode de règlement ? Or, la démonstration de G. Le Rider visant à détruire l'argumentation de M. Thompson qui allait dans ce sens, il a pris soin de préciser que les armées

d'Alexandre ont été payées par de tout autres moyens : autres monnayages, objets précieux, etc.

On le voit, ce bilan évolutif des finances et de la monnaie d'Alexandre le Grand est riche de questionnements et de perspectives nouvelles, tout en représentant une appréciable œuvre de synthèse et de clarification d'un monnayage touffu et difficile d'interprétation. L'un de ses apports principaux est d'écarter définitivement le mythe d'un monnayage d'empire conçu par le conquérant. G. Le Rider souligne au contraire « l'empirisme monétaire » d'Alexandre (p. 214) qui s'adapte aux moyens de paiement locaux, reprenant une habitude bien attestée des Achéménides. Ce livre est désormais un outil de lecture indispensable et critique du catalogue de M. J. Price, *The Coinage in the Name of Alexander the Great and Philip Arrhedeus. A British Museum Catalogue*, Zurich/Londres, 1991. Associés, ces deux ouvrages forment un instrument d'interprétation historique sans précédent du monnayage d'Alexandre. Traitées dans leur globalité, ces émissions sont un apport incontestable à l'histoire économique de la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

Frédérique DUYRAT

***Polish Archaeology in the Mediterranean, XI, Reports 1999*, Polish Center of the Mediterranean Archaeology, Warsaw University, Varsovie, 2000, 24 cm, br., 300 p., ill. en noir, couv. ill. en coul. -ISSN 1234-5415.**

***Polish Archaeology in the Mediterranean, XII, Reports 2000. Kazimierz Michalowski In Memoriam*, Polish Center of the Mediterranean Archaeology, Warsaw University, Varsovie, 2001, 24 cm, br., 360 p., ill. en noir, couv. ill. en coul. -ISSN 1234-5415.**

Les rapports annuels publiés par le Centre Polonais d'Archéologie Méditerranéenne du Caire et l'Université de Varsovie apportent à chaque livraison une telle richesse d'informations que l'on se prend à rêver que chaque Institut étranger au Proche-Orient en imite la démarche. Certes, pour chaque site fouillé par une mission polonaise ou à participation polonaise, il ne s'agit que de brèves indications, mais cela vaut mieux que d'attendre une dizaine d'années ou plus une publication exhaustive en laissant la communauté scientifique dans l'ignorance complète des trouvailles. Les deux derniers rapports sont à ce point de vue exemplaires et apportent leur lot de nouveautés passionnantes.

En laissant de côté l'aire égypto-soudanaise où nos collègues polonais sont particulièrement actifs, on retiendra de la livraison 1999, à Chypre, la poursuite de la fouille de la villa dite de Thésée à Nea Paphos, sans doute la résidence des gouverneurs romains de l'île. Au Liban, à Chhîm, la fouille a livré des pressoirs, mais surtout a invalidé les hypothèses

précédentes qui voulaient que le village ne s'installe qu'après le sanctuaire, daté du II<sup>e</sup> siècle ; en fait, des installations du I<sup>er</sup> siècle, sous le temple actuel, obligent à reconsidérer la chronologie. En Syrie, la mission de Palmyre a continué d'explorer le même secteur G, où elle a mis au jour une quatrième église à plan basilical. Plus intéressant sans doute, les travaux du *mithraeum* de Huarte se sont poursuivis et des dessins très parlants sont fournis dans le Rapport 1999. À Tell Arbid, l'accent a été mis sur les relations stratigraphiques entre les couches les plus anciennes de la « Khabour Ware » et celles de la fin du III<sup>e</sup> millénaire. Enfin, une fouille a été inaugurée en 1999, à Tell Qaramel, site néolithique à 25 km au nord d'Alep.

On retrouve évidemment les mêmes sites en vedette dans le Rapport 2000. À Chhîm, sous le temple du II<sup>e</sup> siècle, on a pu remonter jusqu'aux VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C., tandis que la preuve était apportée que le village remonte au moins, pour une part, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère. La fouille de Huarte donne l'occasion de fournir de nouvelles photographies des peintures (cavalier,